

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.



JOURNAL HUMORISTIQUE

ABONNEMENT : UN AN, 50 CENTINS  
SIX MOIS, 25 "

H. BERTHELOT, Rédacteur

BUREAUX : 516 RUE CRAIG  
Près la Côte St-Lambert

LES TROIS MOUSTIQUAIRES  
POUR RIRE

(Sujet à la censure du recorder.)

CHAPITRE X

OU LE LECTEUR EN APPREND DE BELLES SUR LE COMPTE DES MOUSTIQUAIRES

Milady après le départ de l'inconnu rentra dans son salon chiffonnant entre ses doigts nerveux un mouchoir de batiste fine brodé en point de Maline. Elle perut d'abord décontenancée par la visite de Porthos. Un nuage passa sur son front ; il était évident que son esprit était obsédé par quelque fâcheuse pensée. Elle s'assit dans un fauteuil, le dos tourné à la fenêtre où la lumière était tamisée par des rideaux en satin broché. Le pouf sur lequel était assis Porthos était vis-à-vis la fenêtre. Milady pouvait facilement voir sur sa figure l'expression de ses sentiments pendant le dialogue qu'elle allait entamer.

Après un silence de quelques secondes, la dame se renversa dans son fauteuil et lança sur son visiteur un regard long et chercheur.

— Vous êtes ici, enfin, dit-elle. Ma compagnie vous emmène, Porthos, et c'est pour cette raison que je ne vous ai pas vu depuis une semaine. Il a fallu qu'un de mes amis vint vous relancer jusque chez vous.

— Vous avez tort, milady, de parler de la sorte. Si je ne suis pas venu vous voir pendant le cours de la semaine, c'est dû à des circonstances incontrôlables.

— Vous n'avez pas été retenu chez vous par la maladie ce me semble, à en juger par votre figure débordant de santé. Vous allez me conter quelques mensonges.

Porthos se redressa piqué par les dernières paroles de milady.



MILADY MORDANTE.

Celle-ci d'un geste le cloua sur son siège et continua :

— Ecoutez, Porthos, vous fréquentez une mauvaise société. Vous avez deux amis, Atroce et Aramis, qui ne sont pas de la croix de St Louis.

— Milady, interrompit Porthos, vous me jugez mal ; je ne vous permettrai jamais de douter de l'honneur de mes deux amis.

— Vos amis, je les connais mieux que vous. J'ai ma police particulière qui me donne tous les renseignements que je désire sur votre compte et sur celui d'Atroce et d'Aramis. Le premier est un mauvais sujet. Je sais qu'il conte fleurette à une petite chanteuse de l'opéra français. Il y perdra son latin ; je vous charge de l'en prévenir. Atroce aime trop la créature, ça sera la cause de son malheur. Quant à Aramis, je n'ai jamais eu confiance dans ce jeune policeman. Il a des manières



APRÈS LA BATAILLE

Jimmy est mis hors de combat après la première ronde. Desjardins passe la ceinture du champion à Villeneuve. La prophétie du CANARD est accomplie.

de sainte nitouche. C'est un hypocrite. Il se sert de la religion pour arriver au but de son ambition. Il veut devenir sergent ou détective. Pour capter la bonne grâce de ses supérieurs il communit toutes les semaines en uniforme à l'église St-Jacques. Il choisit pour ses dévotions la messe de sept heures parce qu'il sait qu'il sera vu par le recorder. Le recorder édifié par la piété d'Aramis l'a déjà recommandé au chef pour de l'avancement. Aramis ne sera ni détective ni sergent de police malgré tout ça.

— Et qui l'empêchera ?

— Moi.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Savez-vous, milady, que d'un seul mot je puis vous perdre.

— Porthos, vous me faites rire. Vous, un simple constable de police, s'attaquer à milady Mordante.

— Milady Mordante ! Ce n'est pas votre nom. Rappelez-vous, s'il vous plaît, ce qui s'est passé au poste de la rue Ontario, le soir de l'émeute de la picote, le 29 septembre 1885. Le sergent Gauthier était de service ce soir-là. Il avait entre ses mains un *war rant*.

— J'ignorais le premier mot de cette histoire.

— Je vous rafraichirai la mémoire, milady. Porthos se leva.

Il sortit un portefeuille grisseux de sa poche et y prit un fragment de papier jaune et crasseux sur lequel étaient tracées quelques lignes d'une écriture saccadée.

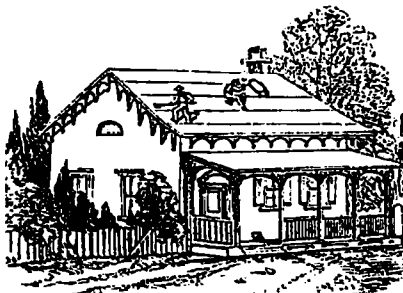
— Reconnaissez-vous cette signature ? Est-ce bien là le nom qui vous a été donné sur les fonts baptismaux ?

Lady Mordante pâlit et perdit contenance.

— Que donneriez vous, milady, pour avoir la possession de ce document ?

— Fixez votre prix, Porthos. Je viens de gagner avec mon scriptum un lot de \$20,000 au dernier tirage de la Société des Arts du Canada. Voulez-vous ce montant pour le document ?

— L'argent pour moi n'est pas une considération. Gardez vos \$20,000. Ce que j'exige de vous c'est de respecter le pacte qui nous lie. Vous en connaissez les dispositions. Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long. Il y a cinq ans, lorsque nous nous rencontrâmes pour la première fois, vous n'étiez pas la grande dame dont le luxueux équipage scandalise aujourd'hui les promeneurs du West End et de la rue St-Jacques. Vous résidiez à



LA MAISONNETTE DE LA RUE STE-HÉLÈNE.

Québec dans une modeste maisonnette de la rue Ste-Hélène. Vous étiez pauvre, sans ressources, après la mort de votre mari. Vous n'aviez pour vous sustenter que trois piastres par semaine que vous gagniez à peigner des poils d'ours et de renards dans la manufacture de Liberté. Moi, je venais de finir mon apprentissage comme imprimeur et je travail-

ais comme compagne d'un facelier de la *Vérité*. Là ma jeune âme se saturait de bonnes doctrines, ma vie s'épanouissait dans une atmosphère pure, et l'avenir me paraissait tout rose. Un soir, je vous rencontrai dans un bar à l'huile chez un de mes amis de la rue du Vieux Pont. Je vous vis et vous aimai. J'osai vous le dire et vous ne payâtes de retour.

— Porthos, de grâce, interrompit milady, ne me rappelez pas ce temps. Vous me brisez le cœur.

— Vous êtes beaucoup plus âgée que moi. J'avais vingt ans et vous en aviez trente. Je m'étais laissé enlever par vos charmes ; vous m'avez promis fidélité éternelle. Je vous ai juré serments. Il ne se passa pas un an avant que vous ne lâchiez pour épouser un employé de gouvernement. Vous ne lui fûtes pas fidèle. Tout Québec se souvient de vos promenades à bord du *Vega* en compagnie des *boodlers* l'ancien régime. Les écailles, un jour, tombèrent des yeux de votre mari. Il voulut composer une digue à vos débordements. Il y eut séparation de corps prononcée par les tribunaux. Votre mari, M. Biscornet, ne pût survivre à son déshonneur. Il alla s'éteindre quelques mois après, chez un de ses parents St-Romuald. Redevenue maîtresse de vos actions, vous rappelâtes près de vous le jeune imprimeur. Celui-ci se laissa enjôler de nouveau. Vous m'avez fait monter à Montréal où j'obtins une place dans la police grâce à l'influence d'un monsieur. Ce monsieur est probablement un de ceux avec qui vous avez fait des excursions sur le *Vega*.

— Cessez, cessez ce langage, Porthos. Vous savez que je vous aime encore. Pardonnez-moi, j'avais douté de votre amour. Le venin de la jalousie a distillé dans mon cœur ses plus noirs poisons. Ma vie est recouverte d'un voile. Mon horizon est sombre. Je commence à désespérer.

— Vous aviez tort, milady. Je ne vous en veux jamais. Ma fidélité est soignée comme le roc.

— J'étais jalouse de Mme Bonacieux. Vous allez trop souvent chez cette femme.

— C'est pour y rencontrer les amis Atroce et Aramis et y prendre la goutte.

— La goutte, mon cher Porthos, prend garde. Vous en prenez trop. Aujourd'hui vous sentez la vieille tonne. Combien avez-vous pris de verres de boisson ?

— Une vingtaine, tout au plus.

— Une vingtaine, sainte bénite. Vous devez porter ça rudement.

— Vous comprenez, milady, un jour de dévotion. Je buvais avec les gens de Villeneuve et ceux de McShane. On me traitait de côtés.

— Comme ça, nous voilà raccordés.

— Oui, prouvons-nous ça par un baiser. Porthos pressa sur sa vaste poitrine une forme pantelante de milady et imprimant un long baiser sur ses lèvres en disant :

— A qui la belle gueule ?

— A poué, cher, répondit son amant.

(A continuer)

**AUX AGENTS**

LE CANARD est vendu aux agents et marchands de journaux à raison de huit centins la douzaine. Les numéros non-vendus ne seront pas repris. Les commandes devront être adressées au No 516 rue Craig. Les timbres-poste seront reçus pour des montants au-dessous d'un dollar.

**L'ABONNEMENT**

L'abonnement au CANARD est de 10 cts par année, 25 cts pour six mois, strictement payable d'avance. Les timbres de poste sont reçus en paiement.

**LE CANARD**

MONTRÉAL, 10 FEVRIER 1894



**SOCIÉTÉ DES PEIGNES**

**PREMIÈRE SÉANCE**

La première séance de la Société des Peignes a été tenue mardi dernier, dans une des salles de l'Hôtel Jacques-Cartier, où présentaient plusieurs de ses principaux fondateurs. Le but de la réunion était de reconstituer l'association sur des bases solides, et de mettre au jour un nouveau code de règlements pour gouverner des membres.

Présents : MM. Harpagon, Fessouhiou, Baise-la-piastre, Rongeliard, Gripou, Serre-la-poigne Lalésine et une dizaine d'autres zélés du mouvement. Harpagon occupait le fauteuil présidentiel.

À la suite de la séance, le président expliqua brièvement le but de l'assemblée. Nous vivons, dit-il, sous un régime de fausse économie inauguré par notre gouvernement provincial. Les enseignements donnés par le cabinet Taillon devront nous être profitables, sachons les mettre en pratique. La Société des Peignes de Montréal est appelée à remplir un grand rôle dans la politique et les affaires municipales. C'est à vous qu'incombe la tâche de faire disparaître la corruption dans les élections. Il est temps de faire une révolution sur ce point.

Après qu'un homme sera appelé à représenter le peuple dans les assemblées législatives et les conseils municipaux, il ne devra pas mériter les suffrages qu'on lui a donnés en vertu du nombre de piastres qu'il a dépensées dans son élection. Une fois élu il se doit d'être choisi à cause de son mérite personnel. Je n'ai pas dépensé c'est-à-dire pour l'organisation des comités. Tenez, je vais citer un exemple. Aux dernières élections pour les Communes, un membre de la confrérie se présentait dans un comté à une quarantaine de milles de Montréal. L'Association Conservatrice lui envoie 100 pour ses frais d'élection, parce que la loi devait être claudicante. Que fait notre candidat ? Il agit comme tous et chacun de nous aurions agi en pareille circonstance. Il dépense les \$5,000 et il s'est dit : On ne pourra pas de corrompre l'électorat et de faire des scandales dans mon comté. Il a été vaincu d'une défaite honorable et aujourd'hui ses amis ont fait des petits dans le commerce. Il n'a pas été restés fidèles aux principes qui ré-

gissent notre société, MM. Jeannotte et Tansey n'ont pas été réélus dans leurs quartiers. Honneur à ces messieurs. (*Applaudissements prolongés*).

Sur motion de M. Rongeliard, appuyé par M. Fessouhiou, il est résolu que le discours du président sera publié dans la *Minerve*, à condition que ce journal ne charge pas un sou à la société.

M. Baise-la-piastre fait observer à la société, qu'il est de son devoir de surveiller de près les délibérations du nouveau conseil de ville. Chaque membre de la Société des Peignes devrait être présent aux séances. L'entrée des tribunes est gratuite.

On appelle l'ordre du jour.

M. Lalésine dit qu'il est opportun de présenter une requête au conseil de ville, demandant la mise en vigueur de la nouvelle loi obligeant les aubergistes de fermer à 10 p. m. Il se dépense trop d'argent dans les buvettes entre 10 p. m. et minuit.

M. Serre-la-poigne donne avis qu'il présentera un règlement défendant aux membres de la Société des Peignes, qui font usage de tabac, de porter des blagues sur leur personne.

Ce règlement serait très sage et très prudent. Un Peigne peut être surpris au moment où il charge sa pipe sur la rue, et un ami qui passe pourrait lui demander une pipée. (*Bravo! Bravo!*)

Il est résolu que M. D..., l'avocat de la société, sera chargé de préparer le projet de règlement.

Le comité de la Bibliothèque présente ensuite son rapport.

Le rapport dit que la Bibliothèque de la Société des Peignes a été enrichie depuis un mois de plusieurs ouvrages précieux, grâce à la générosité de quelques amis. Les ouvrages reçus sont les suivants :

1. Journaux et Appendices et Papiers sessionnels de la Chambre des Communes, 10 volumes reliés en peau de mouton ;
2. Rapport annuel de la Banque Ville-Marie pour 1886, 1 volume ;
3. Constitution et Règlements du Club de Raquettes le Trappeur, 1 volume ;
4. Discours de l'Hon. L. P. Pelletier, sur la question de l'Asile de Beauport, 10 volumes brochés ;
5. Le Directory de Lovell de 1883, 1 volume relié ;
6. Recensement du Canada en 1871, dix volumes reliés ;
7. Almanach d'Ayer pour 1894, 1 volume broché ;
8. Almanach de Bristol pour 1894, 1 volume broché ;
9. Almanach de la Mère Seigle pour 1894, 1 volume broché ;
10. Manuel d'Hygiène ou précautions à prendre contre la Variole, par le Docteur S. Lachapelle, ouvrage publié par la municipalité en 1885. Edition princeps.

Le rapport est lu et adopté.

Le comité du Musée présente son rapport, disant que pendant le dernier trimestre les dons suivants ont été reçus.

De l'ex-échevin Jérémie Perreault. Une médaille en plomb, souvenir du Pèlerinage à Ste. Anne de Beauport, de la Congrégation des Hommes de la paroisse St-Jacques en 1883 ;

De l'Hon. de Boucherville. Un vieux soulier mesurant 18 points, ayant été porté par l'honorable M. Beaubien ;

Du colonel Labranche. Un manche de ligne patenté ;

Du Secrétaire Provincial. Des écorces d'oranges, peaux de bananes, écailles d'amanthes, etc., recueillis sur la table du festin à l'Asile de Beauport, à l'occasion de la visite des ministres provinciaux ;

D'un inconnu. Trois chromos artistiques, pris dans des paquets de cigarettes ;

De M. Tardivel. Un bouton de culotte du comte de Paris, trouvé dans l'hôtel Windsor par une fille de chambre.

Le rapport a été adopté à l'unanimité.

Le comité de régie présente un sous-rapport. Il recommande le paiement de la somme de 10 cts., pour un sceau officiel de la société. Ce

sceau porte le monogramme de la société, les lettres P. Q.

Pour économiser le gaz la séance est ajournée à 9 h. p. m.

Le CANARD publiera régulièrement les compte-rendus de la Société des Peignes, sans lui charger un sou.

**Fumez le BLACKSTONE, le meilleur des cigares à 5c.**

**LETTRE DE LADÉBAUCHE**

L'HON. JAMES MCSHANE

*My dear Mister McShane,*

Excuse me if I take the pen and the ink for write to you in the english tongue. I want to say to you that if you are in the potatoes to-day it is your own fault. What for you present yourself for mayor? Your candidature came just like some hair on the soup. The French Canadians never axed you. What for you wanted to put Desjardins in the soup? When Desjardins knew you were coming, I told him to present himself and he axed me no.

You showed yourself wrong to the hand, you understand *mal-à-main* by refusing to him a second term as it is the custom. You bounced Grenier because he axed a third term. Now you axed a third term yourself last year. What arrived? You were passed to the bob. You wanted to steal Desjardins second term, but Villeneuve is a fine fly. He said the Canadians are not some sheep who allow the wool to be cut on the back. No, said he, Canadians are cock on the stand, we have the majority in Montreal, our next mayor will be a *Canayen*. You go around the faubourg Quebec and say a lot of blarney and taffy. The poor people think that you are able to boss the City Hall. They make a big mistake.

You yourself never could give work to a poor man, you cant have the cock turned to a poor widow when she cant pay her water tax. It is too strong for your cow. You no more can bully us. You cant make us take bladders for lanterns. You must understand that your dog is dead. Kennedy, Desjardins and Villeneuve have give him poison. Go and squeeze yourself now. Remember the Frenchman he got the high, low, jack and game. He always has the joker in his hand. Good byr, Jimmy.

I remain,  
Your old friend,  
LADÉBAUCHE.

Casp's Hotel,  
6 February 1894.

**CHRONIQUE CANADIENNE**

À l'heure où nous taillons notre bonne plume de canard pour tracer ces lignes le jury électoral s'apprête à rendre son verdict, affirmatif pour les autres : élus ou non élus. Si vous le voulez bien, nous ne nous attarderons pas à l'attendre, laissant à d'autres le soin de nous informer du résultat définitif.

Les canards sont assez sceptiques de leur nature, et pour cause. Nous ne voyons pas trop quel enthousiasme nous pouvons apporter au choix des chefs proposés à la cuisine municipale et des marmitons destinés à tenir la queue de la poêle, si nous devons être éternellement condamnés à faire les frais de la fricassée.

Du jour où nous pourrons, comme nos cousines les oies, monter au capitol et le sauver à notre tour, la question changera de face et nous batrons des ailes de tout cœur au succès des nôtres. A bas les bipèdes ! Vivent les palmipèdes !

En attendant, laissons-nous aller doucement au courant des événements.

Il y en a un bien gros qui occupe en ce moment l'attention publique presque au même degré que les élections, et même davantage pour certaines gens. C'est le carnaval de Québec, ainsi nommé on ne sait trop pour-

quoi, car naval ne sera guère le spectacle que le vieux sol de Champlain réserve à ses nombreux visiteurs. Tout cela est clair comme le jour. Des champs pleins de neige à perte de vue, des bancs de glace, le traîneau, le *car*, à fond de train, parcourant les rues, le carafon d'eau-de-vie réchauffant les visages, voilà ce que Québec peut promettre sans manquer à sa parole. Quant au *car* naval, c'est un non-sens, à moins qu'on affuble de ce nom ces espèces de véhicules moitié chars, moitié bateaux qu'on manœuvre sur la glace. Mais ce n'est là qu'un leurre, et, n'en déplaise à Québec, il ne saurait y avoir rien de véritablement naval dans une ville dont le fleuve, en aval et en amont, n'offre qu'une immense croûte de gelée. Quel bec de canard pourrait la percer ? Aucun. Un pays où l'eau se congèle aussi traîtreusement ne peut convenir aux canards pour y prendre leurs ébats. Il n'a aucun attrait pour nos confrères. Ceux qu'on y verra seront de malheureuses victimes entraînées de force, déplumées sans pitié, fricassées, rôties, ou trempées dans un bain de gelée, pour satisfaire l'appétit féroce des visiteurs. Ainsi va le monde, hélas ! il n'est pas de triomphe sans victimes. Devant une telle perspective, le canard n'est pas trop fier, il faut l'avouer et la cane *cans* c'est dans sa nature.

Et d'ailleurs, ce n'est pas seulement parmi le sexe faible des palmipèdes que la peur exerce son plus grand empire. Il en est de même, paraît-il chez les bipèdes, s'il faut en croire une dame ou demoiselle Berthe Gil qui, dans un monde distingué, que dis-je ? illustré même par ses exploits porte si gracieusement à son chapeau une magnifique plume frisée et façonnée de ses propres mains avec un art à rendre jaloux tous les artistes plumitifs.

Mlle Berthe, à moins que ce ne soit Mme, — qu'elle nous pardonne notre ignorance, — avouait l'autre jour que les femmes avaient peur des souris, sans pouvoir bien s'expliquer la cause de cette frayeur. Cet aveu n'a pas laissé de jeter quelque surprise dans notre cervelle de canard. Et voici pourquoi. Nous entendions l'autre jour, en flânant sous la fenêtré d'un jeune couple, l'heureux mari répéter à sa femme entre deux baisers : "Ma petite chatte, ma petite chatte aimée." Comment une chatte peut-elle avoir peur d'une souris ? voilà ce qui échappe à notre intelligence. Elle est si volatile, direz-vous. Naturellement, et nous n'en pouvons mais. Le canard est né et est essentiellement volatile. C'est peut être pour cela que notre existence est si courte et nous échappe au moment où nous y pensons le moins. La broche pour les jeunes, le pot pour les vieux, voilà le terme fatal. Aussi n'est-ce pas sans émotion que je jette parfois un coup d'œil furtif sur certain pot soigneusement frotté par la cuisinière, et resplendissant sur l'étagère, dans son émail poli, lisse. O pot lisse !...

PAUL HISSE.

NOTE EDIT.—L'article ci-dessus n'a pu paraître dans le dernier numéro du CANARD à cause de l'urgence d'une édition spéciale et hâtive pour les élections.

Hommes gras, maigres, bancals, bossus, manchots, culs de jatte, débiles ou forts, jeunes ou vieux, lymphatiques, nerveux, bilieux ou sanguins vous êtes sûr de trouver une canne à votre goût chez A. NATHAN, 71 rue St-Laurent. Il les importe directement d'Europe et des Etats-Unis, et il les vend aux prix du gros.

**FABLE EXPRESS**

Laure m'avait un soir juré fidélité : Serment trompeur, hélas ! Fausse autan que légère, En panne sans motif, la belle m'a planté.

MORALITÉ  
Laure est une chimère.

Si passé minuit vous avez une fringale ou l'estomac rendu dans les talons, imitez le CANARD qui s'emplit la fable chez JOE POITRAS, au restaurant du PETIT WINDSOR, au coin de la rue St-Jacques et de la côte St-Lambert. JOE est ouvert toute la nuit et ses fourneaux flambent toujours. Dans un crac il vous sert un steak, une côtelette, un potage, des huîtres fraîches, homards, sardines, etc. Les prix du PETIT WINDSOR sont très modérés.

L'AMI DE COLLEGE

Le sénateur Constantin Varadine venait de rentrer dans son cabinet de travail, et, comme tout bon Russe qui se dispose à abattre une sérieuse besogne, tirait les premières bouffées d'une cigarette, lorsque son domestique entra.

— Excellence, un homme qui est en bas demande à vous parler.  
 — Que me veut-il ?  
 — Il ne veut le dire qu'à vous.  
 — Comment s'appelle-t-il ?  
 — Il ne veut le dire à personne.  
 — Qu'on le renvoie alors !  
 — Il ne veut pas s'en aller.  
 — Comment ! il ne veut pas s'en aller ?...  
 — Il dit qu'il est un camarade d'enfance de Votre Excellence, et que Votre Excellence serait très fâchée de s'être privé du plaisir de le voir.  
 — C'est bien étrange ! Enfin, fais-le monter.

Deux minutes s'écoulaient. Puis la porte se rouvrit, et un homme parut sur le seuil. Le sénateur Varadine, resté debout près de sa table, le regarda et ne le reconnut pas. L'étranger vint droit à lui, d'un pas rapide, et avant qu'il eût pu se défendre, l'étreignit dans ses bras.

— Ce cher ami ! s'écria-t-il. Que je suis aise de te voir ! Et comment vas-tu depuis que je n'ai eu ce plaisir ? Bien, j'espère !...

Le sénateur se dégagea à grand-peine.

— Pardon, fit-il d'un ton froid, êtes-vous si sûr que je sois tant que cela votre ami ?

— Comment ! tu doutes encore ? Ai-je donc tant changé, mon Dieu, depuis que nous faisons ensemble nos études de droit au lycée ?  
 — Au lycée ?

— Certes. Allons, je vois qu'il faut te dire mon nom... J'espérais que tu le retrouverais tout seul. Mais ta mémoire, hélas ! est moins fidèle que la mienne... Vassili Sarkof ! Me reconnais-tu, maintenant ?

Vassili Sarkof ? En effet, le sénateur se rappelait ce nom-là. Mais, sapristi, à vingt-cinq ans de distance, il est permis de ne pas reconnaître les gens du premier coup !

— Excusez-moi, fit-il avec un sourire de complaisance, mais j'avoue que depuis si longtemps j'avais perdu un peu votre souvenir...

— Ingrat ! reprit l'étranger avec un accent de doux reproche. Nous avons pourtant passé ensemble quelques bons moments de jeunesse !

Il s'était assis près de la table, familièrement, en homme qui se sent chez lui, et il continuait de parler avec un enjouement aimable, évoquant des souvenirs précis, rappelant des noms, citant des dates. Il n'y avait plus à en douter : c'était bien son ancien camarade Vassili Sarkof que le sénateur Varadine avait devant lui.

Diab ! de Vassili... Quelle intarissable faconde ! Il allait, allait toujours, sans repos ni trêve, laissant à peine à son auditeur résigné le temps de placer de loin en loin une monosyllabe ou un simple hochement de tête. Brillant causeur, au surplus, et parlant de tout avec la désinvolture judicieuse et mordante d'un philologue doublé d'un humoriste.

Amusé d'abord par le feu roulant de cette fantaisie, le sénateur Varadine n'en fut pas moins réduit, au bout d'une demi-heure, à se poser cette question très naturelle :

— Pourquoi diable, au bout de vingt-cinq années de séparation, cet excellent Vassili Sarkof a-t-il éprouvé l'impérieux besoin de venir dans mon cabinet, sur le coup de cinq heures et demie, me tirer un feu d'artifice dont j'attends encore le bouquet ?

Et, suivant la logique de sa pensée intime, l'honorable sénateur en arrivait à cette conclusion que le bouquet pourrait bien être une demande de cinq cents roubles, lorsque son domestique reparut.

— Son Excellence est servie.

Constantin Varadine jeta sur la pendule un regard reconnaissant.

— Six heures, en effet, dit-il. Vous m'excuserez, mon cher Sarkof. Mais le dîner est servi, et ma femme doit m'attendre. Au plaisir de vous revoir.

— Constantin, fit Vassili, ce n'est pas bien ! — Tu es froid avec moi !

— Comment, froid ? C'est mon dîner qui va l'être !

— Nous ne l'en mangerons pas moins avec plaisir.

— Qui cela, nous ?  
 — Mais toi et moi, et ta femme aussi, cela va sans dire.

— Vous vous invitez ?  
 — Je n'aurais pas cette indiscretion. Tu m'invites...

— Vous croyez ?  
 — J'en suis sûr.

Et, nonchalamment, Vassili Sarkof tira de sa poche un revolver qu'il plaça sur la table.

Constantin Varadine eut un mouvement instinctif et se redressa sur son fauteuil.



SCENE NAVRANTE

Les anarchistes battant en retraite dans la soirée du 1er février, après le fiasco de leur procession triomphale à l'Hôtel de Ville.

— Mon cher ami, reprit Vassili en jouant négligemment avec son arme, je suis si heureux de te revoir après une séparation aussi longue, que je ne saurais me résoudre à te quitter si tôt. D'ailleurs, l'intérêt que je te porte est si fort qu'il ne s'arrête point à ta personne. J'ai donc le désir formel, absolu, de connaître les tiens, ta femme, tes enfants, si tu en as, en un mot, toute ta famille !... L'occasion est bonne. Tu vas te mettre à table, et l'intimité d'un bon repas est propice aux effusions amicales. Je te connais, Constantin, tu as le cœur trop bien placé pour me refuser cette satisfaction.

Constantin Varadine avait fait, d'un regard, le tour de la pièce. Il était seul avec son étrange visiteur, dont la main continuait à caresser la crosse de son revolver. Il eut vaguement cette très précise idée, que, s'il refusait avant d'avoir le temps d'appeler, de frapper sur son timbre, il serait un homme mort. Son parti fut vite pris.

— Entendu, cher ami, fit-il avec son plus gracieux sourire. Vous allez dîner avec nous ?  
 Vassili se leva et remit son revolver dans sa poche.

— Veux-tu être tout à fait aimable ? fit-il, en passant son bras sous celui de son hôte. Tutoie-moi un peu !... Pourquoi ne me tutoieras-tu pas ?

— Vous y tenez ?

— Beaucoup. Entre vieux camarades, c'est le moins qu'on se doive. N'est-ce pas vrai ?

— Vous av... tu as raison, répondit Varadine.

Et les deux hommes passèrent dans la salle à dîner.

\*\*\*

Une heure et demie après, la porte du cabinet se rouvrit et livrait passage au sénateur Varadine et à son hôte.

Le sénateur Varadine faisait encore bonne contenance. Mais l'œil d'un observateur attentif eût aisément démêlé, à certains traits de sa physionomie, qu'il commençait à en avoir assez.

Dame, on en aurait assez à moins ! Une heure et demie de table, vis-à-vis de sa femme, coude à coude avec son camarade, avec l'idée fixe de ce revolver qui était là, dans cette poche, et qui, tout d'un coup, pouvait en sortir et brûler une cervelle ou deux avant que personne eût eu le temps de crier gare !...

Que faire ? Un signe au domestique ? Il ne l'aurait pas compris. Sortir une seconde et prévenir ses gens ? Que se serait-il passé pendant cette courte absence ? Non ; la sagesse se traduisait par un seul mot : résignation ! Le sénateur Varadine s'était résigné. Il avait fait contre fortune bon cœur. Il avait tutoyé Vassili. Vassili, d'ailleurs, avait été parfait : de l'esprit, du brio, une verve rare ; correct avec cela, et d'une irréprochable tenue.

Le seul reproche qu'on lui pût faire était d'avoir prolongé le repas outre mesure. Il se trouvait sans doute bien à table. Il avait fallu que la maîtresse de la maison, attendue au théâtre, prit sur elle de lever la séance. Sans cela, Vassili y serait encore.

Dans le cabinet du sénateur, Vassili avait allumé une cigarette.

— Mon cher, dit-il en se retournant vers son hôte, il ne me reste plus qu'à te remercier de ton hospitalité toute cordiale. J'ai pourtant une grâce encore à te demander. Fais-moi le plaisir de m'accompagner jusqu'à

la porte, et de me serrer la main sur ton propre seuil. Les anciens, tu le sais, n'en usaient pas d'autre sorte avec leurs hôtes, et j'ai gardé pour les mœurs antiques une admiration avec laquelle mon goût d'artiste ne transige pas !

Constantin leva sur son ami Vassili un regard étonné.

— Est-ce sérieux ? demanda-t-il.

— Très sérieux.

C'était absolument sérieux, en effet, car l'aimable Vassili venait de porter la main à sa poche, et le canon du fâcheux revolver brillait de nouveau entre ses doigts. Varadine, convaincu, s'inclina.

— Allons ! fit-il de son air le plus aimable.

Les deux hommes descendirent. Dans l'antichambre, ils endossèrent leurs pelisses, et Constantin conduisit son ami Vassili jusque sur le seuil.

Un brave garçon, ce Vassili, tout de même ! Il semblait navré à l'idée de se séparer de son vieux camarade, si navré qu'il le retenait là, presque dans la rue, à lui secouer vigoureusement les deux mains. Constantin vit le moment où il essuierait une larme.

— Adieu ! dit enfin Vassili. Et, sifflant un *isvostchik*, il monta gravement dans le véhicule et donna un ordre au cocher qui lança son attelage à toute bride.

Constantin le regarda filer. Puis prenant une résolution subite, il descendit les degrés, fit signe à un libatch qui passait, et sauta dans la voiture en donnant une adresse.

\*\*\*

Dix minutes après, le sénateur Constantin Varadine entra dans le cabinet du ministre de la police et, en vingt mots, lui conta son aventure.

— Vassili Sarkoff ! s'écria le fonctionnaire en faisant un bond sur son fauteuil. Si je le connais ! Mais, mon cher sénateur, c'est le nom d'un de nos pires nihilistes ! Mes agents le traquent depuis huit jours dans la capitale, et ils allaient probablement le prendre lorsque le gredin leur a donné le change en entrant chez vous !

— Tout s'explique alors ! Son insistance pour rester à dîner...

— Sa manœuvre pour prolonger le repas.

— Son désir de me dire adieu sur le seuil même de ma porte...

— Un moyen de compléter l'illusion de mes hommes, dans le cas où ils auraient persisté à surveiller la maison... Ah ! le gaillard nous donne du fil à retordre !

— Et c'est moi, Constantin Varadine, sénateur et fidèle sujet du tzar, qui ai servi de complice à ce bandit... Ah ! mon cher ministre, je ne m'en consolerais de ma vie !

Le sénateur Constantin Varadine est homme de parole. Il n'en est pas consolé à l'heure qu'il est.

J. MONTET.

Dialogue d'amoureux.  
 Lui (avec transport). — Vous êtes encore meilleure que vous êtes belle, ma chère âme ! Et j'en suis encore à me demander, sans pouvoir parvenir à me l'expliquer, ce que vous avez découvert en moi qui ait pu vous induire à m'aimer !

Elle (avec ingénuité). — Mais c'est précisément là ce que tout le monde me dit.

OPERA FRANCAIS

JEUDI 8 } LA FILLE DU RÉGIMENT  
 Opéra Comique.  
 VENDREDI 9 } LES CHARBONNIERS  
 Opéra Comique  
 M. CHOUFFLEURI,  
 Opéra Bouffo.  
 SAMEDI } Mme FAVART,  
 Matinée } Opérette.  
 SAMEDI } LES DEUX ORPHELINES,  
 Soir } Drama au bénéfice de M. de LaFontaine.

Places de location : à l'Opéra Français, rue Ste-Catherine ; chez M. Hardy, rue Notre-Dame, et chez M. Sheppard, rue Ste-Catherine ouest.



Un grand nombre d'échevins ont succombé la semaine dernière des suites d'une attaque de *boodlite*. L'édile atteint de *boodlite* veut se repaître sans cesse des mets qui sont cause de sa maladie. En cela son cas a beaucoup de similitude avec celui d'un homme habitué à la morphine. Il lui faut sans cesse augmenter la dose du soporifique jusqu'à l'épuisement complet de son organisme.



Deux Perreault sont restés sur le carreau le 1er février. A quel sort pouvaient-ils s'attendre puisqu'ils n'étaient pas des candidats du CANARD ?

La dernière lamentation de Jérémie à la clôture du scrutin arrachait des larmes aux natures les moins sensibles. Prostré sur une pile de pièces de calicot il s'écriait : Les électeurs ont satisfait leur courroux et ils ont répandu l'ardeur de leur colère. Cette élection a fait vieillir ma chair et ma peau ; elle m'a brisé les os. Le peuple m'a rassasié d'a mertume et m'a enivré d'absinthe. Hélas ! Hélas !



Quels sont les hommes qui mènent la vie la plus exemplaire à Montréal ?

Ce sont les employés du Bureau de Santé parce qu'ils mènent des vie d'anges.

Fumez le BLACKSTONE le meilleur des cigares à 5c.

Hotel Riendeau

La maison par excellence pour les touristes. Bains et terrasses. Vastes salons, chambres richement meublées. Service de première classe.

En face de l'Hôtel de Ville et du Palais de Justice.

A quelques pas des bateaux et des gares de chemins de fer.

58 et 60 Place Jacques-Cartier,  
 JOS RIENDEAU,  
 PROPRIÉTAIRE

PARC SOHMER

Toujours un changement de programme pour les représentations du dimanche au Parc Sohmer. Dimanche dernier il y avait foule et dimanche prochain il y aura encore foule. Les tours de force des nouveaux gymnastes tiennent du prodige. La partie vocale du concert sera variée et des plus attrayantes. Il n'y a jamais de vieilles rengaines dans le programme du Parc Sohmer. Le pavillon est toujours chauffé à la température de l'été.

TRAITEMENT DES BRONCHITES

— ET DE LA —

CONSOMPTION

Tous les jours nous entendons rapporter des faits assez surprenants se rapportant au progrès que fait la science médicale.

Les études et les travaux de célèbres médecins établissent par de sérieuses expériences les effets de certains médicaments dans les différentes maladies qui affectent notre pauvre humanité.

De toutes les maladies que les médecins traitent, la bronchite et la consommation sont certainement celles qui se rencontrent le plus souvent. En conséquence, la profession médicale s'est appliquée à trouver un remède qui pourrait guérir ces terribles affections.

LE VIN A LA CRÉOSOTE DE HÊTRE

du Dr Ed. Morin

à base de vin vieux de Malaga et de créosote de goudron de hêtre pure, combiné avec des médicaments adoucissants et toniques, est le remède par excellence pour faire disparaître les toux violentes, donner l'appétit et rendre promptement les forces aux malades.

Ce vin médicamenteux peut être également administré aux enfants et aux adultes. Les personnes le plus affaiblies, les plus dégoûtées le prennent facilement et s'en trouvent toujours bien.

Tous les marchands de médicaments vendent le VIN A LA CRÉOSOTE DE HÊTRE du Dr Ed. MORIN.

— PRÉPARE ET VENDU EN GROS PAR —

Dr ED. MORIN & CIE, — — — Pharmaciens, QUEBEC.



JOHN A. BULMER & CO. MARCHANDS DE BOIS DE SERVICE. Constantement en mains les Bois Français de toutes sortes. Pin, Épicéa, Frêne, Latex, Charpente, etc.

J.A. COMPAGNIE EDWARD CAVANAGH. Manufacturiers et Importateurs de Ferronnerie, Huites, Peintures, Charbon, etc. 2317 à 2533 rue Notre-Dame.

SABLE! SABLE! SABLE!! DE CHATEAUGUAY ET DES RIVIÈRES. A vendre par le Capit. PIERRE TELLIER & CIE. le roi des vendeurs de sable par la bonne qualité qu'il tient constamment afin de donner toujours satisfaction aux constructeurs qui l'ont encouragé jusqu'à ce jour.

A. & T. DELAGE. Entrepreneurs MENUISIERS ET PEINTRES. 18 rue Visitation et 1175 rue St-Jacques. Tout ouvrage exécuté promptement.

AQUIN & ITZWEIRE. Successeurs de T. Préfontaine. Manufacturiers de Portes, Châssis, Menuires, Tournage, etc. Moulin à Blanchir et à Scier. Coin rue Vimet et Canal, Ste-Clémentine, Montréal.

NAPOLÉON MATHIEU, marchand de Ferronneries, Peintures, Vitres, Huites de toutes sortes, etc. 2636 rue Notre-Dame, coin de la rue Canning.

BOIS POUR ALLUMER. Le gros voyage, \$2. HENDERSON FRÈRES, 311 rue William. Téléphone 8211.

MELDRUM BROS. (Robert et James). MARCHANDS DE CHARBON ET MATIÈRES-CHARBONNIÈRES. 32 rue Wellington. Télég. 742.

F. ROBERTSON. BOIS, CHARBON, COKE. Premières qualités et plus bas prix. Bureau: 65 rue McGill. Hangars: 270 rue Wellington. Télég. 593.

SLABS en gros et en détail. M. D. LEROUX est le principal importateur de Slab et de Bois de Corde du Haut-Canada. Allez lui donner une commande à son bureau. No 253 rue Knox. Prix modérés.

FERRONNERIES. N. C. ST-AMOUR, marchand de fer, 417 rue CENTRE, POINTE ST-CHARLES, a toujours en main un assortiment complet de Ferronneries, de Peintures, de Vernis, de Vitres, Mastie, Ciment, Tuyaux, Bain et Closet. N. C. ST-AMOUR est un citoyen qui mérite d'être encouragé. LE CANARD a déjà été barboté dans son magasin et y a trouvé toutes sortes de bonnes serrures.

COMBUSTIBLE ET FOURRAGE. H. LANIER, 729 RUE CHARLEVOIX, POINTE ST-CHARLES, marchand de grains, foin pressé toujours en main, bois et charbon à vendre à son clos, en gros et en détail, livré à domicile. M. LANIER est un homme qui mérite l'encouragement du public attendu que le CANARD le recommande à ses lecteurs.

END, METAYER & CIE. Marchands de BOIS DE SCIAGE. Bureau et Clos, 469 rue William. Télég. Bell 6144. Bois de Charpente, Latex, Bardeaux et toutes sortes de Matériaux de Construction.

MM. JOS. PAQUETTE & FILS. Entrepreneurs de maçonnerie en brique. No 93 rue Bourget, St-Henri, se sont acquis une renommée des plus enviées pour les travaux qu'ils exécutent dans leur spécialité. On peut juger de leur travail en regardant la cheminée des usines des Chars Urbains, rue William, et celles de MM. Pillow, Hershey & Cie, et de la Manufacture de Coton de St-Henri.

L'EMAITRE DE FRANÇAIS REVUE LITTÉRAIRE MENSUELLE. En vente dans les principaux dépôts de journaux, 5 cents le numéro, et à la Montreal News Co'y., rue St-Jacques.

McLAURIN BROS. Wilmer McLaurin, gérant. Gros et détail. Bois de CONSTRUCTION, scié sur commande. Bureaux et Chantiers: 2422 rue Notre-Dame. Télég. 8116.

L. A. JACQUES. Marchand Général. ARDOISE A COUVERTURE, BRUQUES, PIERRE, CHAUX SABLE DE GREVE, etc. Pointe St-Charles, Montréal. Télég. Bell No 8187.

OGDENSBURG COAL & TOWING CO. Agents for DELAWARE, LACKAWANNA & WESTERN R.R. CO'S SCRANTON COAL. Hand 41 Walter St., Ogdensburg, N.Y. 35 Olier St., Montréal.

CHARBON ET BOIS. Achetez votre Charbon et votre Bois de chauffage chez le marchand qui ne vous surendra pas en allant chez T. LAPOSTOLLE, 326 1/2 rue Notre-Dame, coin de la rue Napoléon.

L. ROBERT & CIE. MARCHANDS DE CHARBON. St-Henri, No 3012 Rue Notre-Dame. Télég. 8260. Prix modérés.

DUPUIS, LANOIX & CIE, ancienne place L. A. Beauvais, Marchands-Taillieurs, Hardes, Pâtes, Merceries, Chapaux, Fourrures, 2018 et 2050 rue Notre Dame, près du Carré Chabouille.

REMI GUERTIN, entrepreneur Menuisier et Charpentier, No 158 rue Shearer, Montréal. Toutes commandes pour bâtisses ou réparations seront exécutées sous le plus court délai à prix modéré.

READY & CIE. MARCHANDS DE BOIS ET CHARBON. Rue Ottawa, près de la rue Guy, Montréal. Téléphone Bell 830.

A. VALIQUETTE. ALF. A. VALIQUETTE.

Advertisement for 'AU BON MARCHÉ' featuring 'VALIQUETTE & VALIQUETTE' as importers of 'NOUVEAUTES, TAPIS ET PRELARTS'. It includes the address '1883-1885 Rue Notre-Dame' and 'MONTREAL'.

J. O. GRATTON. ARTISTE-SCULPTEUR. Atelier: No 34 rue Labelle, MONTREAL.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS. Lachenaie est près de Terrebonne. La chaîne-haie-haie près de Terrebonne.

L'APPÉTIT VIENT EN MANGEANT

J'étais entré un jour dans la boutique de mon relieur et, m'adressant à la femme, qui se trouvait seule dans l'atelier :

—Et mes livres, qu'on devait me livrer aujourd'hui?

—Tenez, monsieur, vous êtes sous pressé. Colimard comptait finir ce soir, mais il a été tout à coup appelé chez un notaire...

—Est-ce que vous héritez?

—Ah! monsieur, c'est comme un rêve, nous n'osons y croire; c'est si inattendu! Quand je dis que nous héritons, je suis folle; peut-être une bague, un souvenir, un rien, que sais-je? Nous n'aurions qu'une pomme... une simple pomme... que nous devrions nous estimer très heureux, car enfin, le pauvre cher défunt ne nous devait rien.

—Ce n'était donc pas un parent?

—Pas le moins du monde. Ah! c'est toute une histoire. Vous savez que Colimard a son établi près de la devanture, car il a le soin du grand jour pour gauffer. Donc tous les jours, de midi à deux heures, il passait devant la boutique un monsieur âgé qui s'en allait flânant sur le trottoir comme un bon bourgeois qui fait sa petite promenade de digestion après déjeuner. Fut un jour que ce vieux monsieur avait du goût; pour la relecture, car il ne manquait jamais de s'asseoir devant le carreau, et pendant vingt minutes il s'amusait à regarder mon mari travailler. Ça m'embêtait même assez Colimard de voir son jour obstrué; aussi il lui échappa de dire une fois devant notre petit: "Ah ça! est-ce que ce vieux desséché va prendre l'habitude de venir tous les jours attendre le croque-mort levant son carreau?" Ah! monsieur, on a raison d'enseigner qu'il faut tenir sa langue devant les enfants! C'est à peine lâché que voilà Dodore qui s'échappa de la boutique pour courir demander au monsieur: Dis donc, vieux desséché, est-ce que tu attends le croquemort?"

—Je vois d'ici la figure du monsieur!

—Eh bien, pas du tout. Il s'est mis à rire, et après avoir tapoté la joue de l'enfant il lui a donné une pastille de sa bonbonnière. Aussi, le lendemain, Dodore, qui le guettait au passage, s'est élané bien vite pour lui offrir encore un bonbon, qui lui a été donné avec un gros baiser. Enfin, que vous dirai-je? De bonbons en baiser, le monsieur a fini par entrer dans la boutique, et, tous les jours pendant un gros quart d'heure... tenez, voici encore sa chaise, au pauvre cher comme... il avait pris l'habitude de venir s'asseoir pour faire la causette en regardant travailler Colimard et en caressant le petit qu'il aimait beaucoup... Nous aussi, il nous aimait, car, à tous propos, c'était des questions à nous faire: "Eh bien, comment ça va-t-il? Où en sont les affaires? Êtes-vous content?" Et il nous engageait à ne pas perdre courage, à ne point désespérer de l'avenir.

—Vous ne le connaissiez pas?

—Vous comprenez bien que nous n'avons pas été sans prendre nos informations, et nous avions appris que c'était le riche M. de Bambriquet, le propriétaire du pâté de maisons de la Cité... dix-sept maisons à lui tout seul, monsieur! Aussi, quand il nous onseillaient d'espérer en l'avenir: "Ah! l'avenir, lui disions-nous, c'est bien facile d'en parler quand, comme vous, on a des maisons sur la planche!—Eh! mes enfants, répétait-il, ai-je su? un matin, il vous tombera peut-être une maison sur la tête au moment où vous vous y attendez le moins."

—Le sage doit s'attendre à tout.

—Un jour il n'est plus revenu. Après une semaine, Colimard, inquiet, est allé aux informations, et on lui a appris que ce brave monsieur était mort d'un froid attrapé au gaudeville. Ça nous a ramués, car nous le méritissions pour l'intérêt qu'il portait au petit... et surtout parce qu'il nous avait dit posséder une immense bibliothèque à faire hériter. Aussi mon mari n'a-t-il pu s'empêcher de s'écrier: "Hein! lui qui prétendait qu'on ne peut compter sur l'avenir! Comptez y donc! n'en lui demande que du travail à cet avenir... et voilà une bibliothèque à relire qui vous glisse entre les doigts!"—On aurait dit que l'ombre du cher défunt avait entendu ce rapproche, car, au même instant, il nous est arrivé une lettre nous invitant à passer en étude de M. Hoquet, notaire, pour communication qui nous intéresse dans la succession de M. de Bambriquet.

—Eh! oh! dites donc, madame Colimard...

—Quoi?

—Ça m'a tout l'air de la maison qui vous devait tomber sur la tête au moment où vous vous y attendriez le moins.

—Ah, ne dites pas ça?

—Pourquoi pas?

—Parce que le cher homme ne nous tonait d'Eve ni d'Adam, qu'il a des cousins, et que, pour des étrangers auxquels il ne devait pas même un feu de paille, il n'aurait pas osé dépouiller les siens.

—On n'est pas dépouillé pour une maison retirée de dix-sept.

—C'est ce que je me suis dit; mais je vous le répète, il ne nous devait pas même un demi-fétu. A quel titre, à quel titre, je vous le demande!

—Mais dame! il s'y était presque engagé avec tous ses beaux discours sur l'avenir.

—Le fait est qu'il aurait mieux fait de se taire que de venir troubler l'imagination de pauvres gens résignés.

—Et puis il aimait votre enfant... Pourquoi n'aurait-il pas songé à le mettre sur la même ligne que ses cousins héritiers?

—Dix cousins qu'il n'avait jamais vus!... ils ne s'attendent guère à cette taille d'or. Ah! il est des gens qui ont de la chance!

—Pourquoi ne seriez-vous pas du nombre? Qui vous a dit qu'il ne vous a pas laissés cette maison que vous occupez?

—Elle ne rapporte que dix-sept mille francs.

—Eh bien, dix-sept mille francs de plus ou de moins ne feraient pas bondir les héritiers.

—D'autant plus que la maison a besoin de beaucoup de réparations. Ce bon M. de Bambriquet avait confiance en son portier, qui gérait à faire pitié. Pourvu que sa loge soit en bon état, il se fiche pas mal que les locataires pâtissent. En voilà un qui ne ferait pas long feu dans son trou si la maison était à moi! C'est comme le locataire du premier, madame de Lastrangie, une pimbêche fière comme un pique-t! Elle marcherait presque sur le pauvre monde!... Que la maison soit à moi un instant, et je lui flanque congé avec d'autant plus de joie, qu'elle a fait de énormes frais dans son local. Grâce! le lendemain l'écrémait à louer avec trois mille francs d'augmentation. Puisque la maison a besoin de réparations, avant qu'elles soient payées par les locataires.

—Parfaitement. Augmentez-les tous.

—C'est comme le relieur qui vientrait acheter notre fonds... quinze cents francs de plus pour le loyer.

—Mais ne m'avez-vous pas dit que vous ne faisiez pas d'affaires...? Il faudrait plutôt le diminuer.

—Merci une boutique qui porte la chance! Allons donc!... Notre successeur peut trouver aussi son vieux monsieur. C'est sans doute le commencement d'une série.

—Moi, à votre place, je ne l'augmenterais pas. Je profiterai de la chance qui m'arrive pour faire au moins un heureux.

—Mon cher monsieur, je suis assez grande pour n'avoir besoin de conseils de personne.

—Ne vous fâchez pas à propos de votre futur successeur, car c'est peut-être inutile... Qui nous prouve que le défunt vous a laissés plutôt cette maison-ci que celle du coin?

—Celle qui rapporte soixante mille francs?

—Pourquoi pas?... Du moment que M. de Bambriquet a eu l'idée de faire votre bonheur, pourquoi ne l'aurait-il pas fait complet?

—C'est fort sensé, ce que vous dites là; je n'y avais pas songé.

—Et c'est aussi dans les choses possibles, n'est-ce pas?

—Dame! oui... en y réfléchissant bien... Puisque rien ne forçait le cher homme à nous faire du bien, pourquoi entre dix-sept maisons aurait-il choisi la plus mauvaise?

—Ça aurait presque l'air d'une vengeance.

—Oui, mais il faut être franc, il ne nous devait rien.

—Est-ce qu'il devait quelque chose à ses cousins qu'il n'avait jamais vus?

—Tandis que tous ses après-midi, il les passait ici en notre société.

—C'est moins la parenté que l'affection qui dicte souvent un testament.

—Pour ça, il paraissait mieux nous aimer que ses cousins, dont il ne soufflait mot.

—Vous voyez bien, vous avez tout autant de droit qu'eux.

—Beaucoup plus... du côté de l'affection. Ici, madame Colimard parut hésiter, mais l'avidité l'emportant, elle ajouta:

—Et même, je me demande pourquoi nous n'aurions pas les seize maisons, et les cousins la dix-septième?

A ce moment, la porte de la boutique s'ouvrait brusquement.

C'était Colimard qui revenait de chez le notaire.

Il était pâle, hagard, sous le coup d'une violente émotion.

Non, je ne saurais exprimer avec quelle poignante émotion sa femme lui lança un:

—Eh bien???

Et comme le mari, tout essouffé, ne répondait pas assez vite, elle le secoua nerveusement:

—Parle! mais parle donc!!!

—Eh bien!... il ne nous laisse que trente mille francs pour le petit!

Madame Colimard retomba froide et brisée sur son siège, et, entre ses dents serrées par la rage, siffla cette phrase de remerciements:

—O la canaille!!!